

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 73 (1934)
Heft: 25

Artikel: Toujours de noce
Autor: Gillet, Georges
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-225879>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 30.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

UNE CLAQUE

Ninette arrive en courant
— Maman, dit-elle en pleurant,
Et les deux mains sur sa joue,
Ne voulant pas que je joue
Avec son cheval de bois
Mon frère m'a donné
Une claque.
— Ah ! fait la mère
Toto n'est qu'un méchant frère,
Et quand papa rentrera,
Bien sûr, il le punira.
— Non ! réclame la petite,
Il faut le punir de suite,
Ou je vais le battre aussi.
— Bon, dit maman, viens, qu'ici
La chose soit raisonnée,
Une claque t'est donnée
C'est très mal, c'est affreux ; mais
Une fillette, jamais.
Devant rester bonne et tendre,
Ne doit songer à la rendre.
— Ah ! bien, repartit l'enfant,
Je ne suis pas tendre et bonne,
Moi ; car sans qu'il me la donne,
Je l'avais rendue... avant !...

X.

CATASTROPHE

WOILA Bijou, dit Mme Planchet à son mari. Sa toilette est faite. Je lui ai mis son collier, son beau collier neuf. Empeche-le de se rouler dans la poussière, de courir après les cyclistes. J'ai toujours peur d'un accident !

M. Planchet prit la laisse qu'on lui présentait, et partit, tirant le caniche qui gambadait, tout heureux de faire sa promenade quotidienne. M. Planchet, lui, était pensif, plus que cela, soucieux.

Depuis qu'ils habitaient cette « Villa Beau-Séjour », dont ils avaient rêvé longtemps, sa femme, qui tenait leur bourse de petits rentiers, avait encore réduit son argent de poche. Avec ce modeste subside le pauvre homme devait payer son coiffeur, ses trois décis au Café de la Gare, etc., etc.,

« Nous sommes le dix, monologuait-il, et il me reste juste de quoi prendre le tram. »

Comme il se promenait, M. Planchet aperçut un rassemblement. Au milieu, près d'une auto, un agent verbalisait. Le petit rentier, fort badaud lui-même, se mêla aux badauds, ses confrères.

Un chien venait d'être écrasé, chacun disait son mot.

Le maître de Bijou écoutait, heureux de cette diversion qui l'arrachait à ses noirs soucis. Enfin il se retourna et frémît : Bijou avait disparu ! Il ne restait que son collier, le « beau collier neuf » prestement défaît par un des malandrins qui rôdait par là d'habitude.

Le pauvre homme était atterré... « Catastrophe ! murmura-t-il. Que va dire ma terrible femme ? » A l'idée de revenir seul, rapportant le collier vide, il tremblait, et épongeait à grands coups de mouchoir son crâne chauve et ruisseignant.

Que faire ! Il pensa à son ami et confident Lamblin, celui qui avait vendu Bijou.

M. Lamblin tenait tout proche une boutique « A l'Arche de Noé » où il vendait toutes espèces d'animaux : chiens, chats, perruches. Lamblin, un débrouillard, avait adjoint à son commerce un atelier de naturaliste ; et plusieurs de ses chefs-d'œuvre empaillés décorent les villas des environs.

Informé de la catastrophe, le naturaliste commença par rire de la mine piteuse de son visiteur. Puis, bon diable, il le réconforta :

— Tu te frappes pour rien. Bijou est disparu, mort, quoi ! Eh bien, nous allons vendre sa peau à ta femme, à ta terrible femme ! Mais oui, rien de plus simple : Bijou, c'est le chien écrasé par l'auto et tu m'as chargé de le naturaliser. J'ai justement un caniche tout prêt, le pendant de Bijou. C'est un laissé pour compte : je

te l'offre. A ta femme, je demanderai cent francs que je te repasserai et te voilà à flot !

Le brave Planchet bénit d'admiration. Quel roulard ce Lamblin ! En voilà un qui s'entendait à retourner une situation désespérée ! Toutefois il hésitait, comme toujours.

— Il faudrait un témoin, murmura-t-il. Tu devrais m'accompagner...

— Soit ! Quel trembleur !

Et les deux compères, bras dessus, bras dessous, se dirigèrent vers la villa Beau-Séjour.

Tout en cheminant le marchand de chiens compléta sa petite machination.

— Tu me laisseras parler. Je dirai à ta femme qu'il t'es précipité pour sauver Bijou. « Sans moi, qui ai retenu votre mari à temps, madame, vous étiez veuve... »

— Et tu crois que ça passera ?

— Comme lettre à la poste ! répondit le maquignon. Compte sur moi. Je sais maquiller un chien et aussi une histoire...

Tout se passa comme l'avait prévu Lamblin. Pas de scène. Mme Planchet était une personne froide, concentrée :

— Pauvre Bijou !... murmura-t-elle d'une voix étranglée. Vous m'assurez qu'il n'a pas souffert ?

— Non, Madame, tué sur le coup.

Cinq minutes après, M. Planchet reconduisait son ami, son sauveur.

Sitôt la grille franchie, Lamblin lui glissa les cinq francs qu'il venait de toucher.

— Je n'en reviens pas... répétait le maître de feu Bijou. Ma femme si méfiante... Elle doit combiner quelque chose...

Mais non. Le même soir, Mme Planchet partait de se procurer un autre chien. Oh ! pas un caniche, on a trop de soucis... Un chien de garde simplement...

Enfin, vint le grand jour, celui où Bijou, embaumé comme Tut-Am-Khamon en personne, devait réintégrer la villa Beau-Séjour.

Ce soir-là, comme tous les soirs, M. Planchet alla prendre ses trois décis au Café de la Gare. A six heures, il revenait tout guilleret, portant sous son bras le chef-d'œuvre de l'ami Lamblin, qu'il déposa pieusement sur la table du salon.

Mme Planchet avait braqué son face-à-main et examinait l'objet en silence.

Brusquement elle ouvrit une porte et le rentier chancela...

Bijou, le vrai Bijou, venait de lui sauter au visage, le couvrant de caresses...

Impossible, Mme Planchet contemplait cette scène, sa revanche. Au bout d'un instant :

— C'est le voleur qui me l'a rapporté, expliqua-t-elle, le voleur ou son complice... Tu sais que pour ces coups-là, on se met ordinairement à deux. Il a réclamé cinquante francs, pour la pension...

« Avec les cent que tu as touchés déjà, cela fait cent cinquante, que je te retiendrais sur ton argent de poche. Ça t'apprendra à me tirer des carottes... »

Effondré dans un fauteuil, M. Planchet passait et repassait ses mains sur son crâne dévasté :

— Catastrophe ! bégayait-il. Catastrophe !... Sale cabot, va !

H. Gayar.

VOLTAIRE CHEZ LES FRANCS-MAÇONS

On lit dans le *Journal helvétique* du 18 avril 1778 :

« De Paris, le 12 avril :

« M. de Voltaire a été reçu mardi Franc-Maçon de la loge dite des « Neuf sœurs ». (Le *Conteur* est prié de ne pas imprimer noceurs.) Des membres les plus distingués de la Société l'avaient invité à venir prendre séance parmi eux, lui disant qu'il manquait un « Apollon » à la tête des Neufs sœurs. Le patriarche de notre Théâtre s'est en effet rendu à la Loge, où par égard à son grand âge et sa célébrité, on l'a exempté du cérémonial, qui précède la réception. Cependant, pour l'en instruire on a reçu après lui un candidat qui s'était présenté. Vu le régime que M. de Voltaire est obligé de suivre, il avait demandé à ne pas être du dîner. Mais la liberté qu'il a obtenue de ne se gêner en quoi que ce soit, a fait qu'il s'est mis de bonne grâce à table. La gaieté et les bons mots ont régné pen-

dant le repas. C'est M. de la Lande, de l'Académie des Sciences, qui présidait l'assemblée à cette réception. »

TOUJOURS DE NOCE

SOUS le titre : « Le truc de Balthazar », nous lisons, dans le *Journal de Fribourg*, cette amusante histoire :

« Presque tous les jours, depuis un mois, j'apercevais, à la nuit tombante, mon ami, le poète Balthazar, vêtu d'un habit noir pas trop râpé, à peu près irréprochable. Cette tenue m'intriguait chez ce fils d'Apollon, plus chevelu que fortuné, portant d'habitude un complet rudimentaire et poursuivant toujours ce rêve fantastique de la transformation d'une pièce de vers en pièces de cent sous.

Au risque de le troubler dans ses méditations, j'abordai Balthazar et je lui demandai, en le complimentant sur son costume, s'il avait trouvé la solution de son fameux problème.

— Presque, me dit-il avec un air de triomphe. Ainsi, aujourd'hui, je suis de noce. C'est pour cela que j'ai arboré ce solennel sifflet.

— De noce ? Mais ces jours-ci tu étais dans le même appartement ?

— Parfaitement. J'étais aussi de noce.

— Tous les jours du mois, alors ?

— Mon Dieu, reprit Balthazar, tu ne comprends pas ; c'est pourtant limpide. Comme je n'ai pas le moyen de me payer quotidiennement des repas à cinq francs par tête, je vais à la noce.

— Tu plaisantes, il faut être invité pour aller à la noce ?

— On m'invite.

— Comment cela ?

— Suis-moi bien, fit Balthazar. Grâce à un huissier de la mairie, — lequel me prête avec usure, sans jeu de mot, ce vêtement de cérémonie, — je connais la date de tous les mariages prochains. Je me présente à l'une des familles et, soit au beau-père ou à la belle-mère, soit à l'oncle, à la tante, je tiens à peu près ce langage : « Un ami du marié... ou de la mariée vous réserve une surprise le jour de la noce. Il a composé quelques vers en l'honneur des futurs époux. Par modestie, il désire garder l'incognito et ne pas les déclamer lui-même, mais il m'a prié, moi, son intime, de le remplacer et de venir interpréter son œuvre au dessert... »

— Eh bien ?

— Eh bien, c'est limpide. La tante, l'oncle, le beau-père, la belle-maman, pour faire assaut de galanterie avec ce parent inconnu qui leur ménage une si agréable primeur, me répond généralement : « Ah ! monsieur, que c'est aimable d'avoir accepté de prendre la parole à la place de votre ami, ou plutôt de notre ami ; vous nous ferez grand plaisir en n'attendant pas le dessert pour venir vous joindre à nous. On se mettra à table à sept heures. Nous comptons sur vous sans faute... » Je me fais un peu prier, pour la forme, et le soir de la noce, je dîne gratis.

— Et quand vient le dessert ?

— Alors je débite avec âme les vers suivants :

O vous, couple charmant qu'unit le mariage,
Vous qui du fleuve Hymen allez suivre le cours,
Laissez-moi souhaiter le plus riant voyage
A l'esquif précieux qui porte vos amours.

Jeunes époux, partez ! Qu'un doux soleil inonde
La route où vous entrez en vous donnant la main ;
Que le plus tendre accord, vous guidant en ce monde,
Sous un ciel toujours bleu vous montre le chemin !

Partez ! Nous qui restons spectateurs sur la rive,
Nous vous accompagnons de nos vœux anxieus ;
Mais déjà dans nos coeurs la confiance arrive,
Car le bonheur se lit sur vos fronts radieux.

Que pendant de longs jours l'existence vous semble
Un Eden enchanteur, au magique décor !...
Jeunes époux, à vos santés, buvons ensemble !
A vos noces d'argent, voire à vos noces d'or !

— Pas un seul nom, mes strophes s'appliquent
à tous les mariés possibles !...

— Très ingénieux ! Mais après ce toast omnibus, quand on demande l'auteur ?

— Le poète, dis-je, ne m'a pas autorisé à le

nommer. On rit, on cherche. Dans une noce, tout le monde ne se connaît pas. Chacun se regarde, se soupçonne, et le tour est joué. Parfois, même, un invité qui taquine légèrement la muse, voyant que personne ne se déclare, finit par laisser croire qu'il est le père de mes alexandrins !

— Très fort ! Et l'invitation mord toujours ?

— Presque toujours. Si par hasard elle rate avec une famille, je me tourne vers une autre, je n'ai que l'embarras du choix. Il ne manque pas de mariages !

— Je t'admire, ô Balthazar !

— Il y a de quoi. Tu vois que le fameux problème de la pièce de cent sous est quasi résolu ! C'est limpide et c'est génial. Sur ce, je te quitte, car j'entends sonner six heures. Je vais à mes affaires, c'est-à-dire à la noce. Voilà un mois que je célébre avec le même enthousiasme l'hy-men de cinq orphelines, de huit nobles héritières, d'autant de filles de concierges, etc.

— Et aujourd'hui, fis-je en serrant la main de Balthazar ?

— Aujourd'hui, répondit-il, en enfouissant fièrement son haut de forme, je marie la demoiselle d'un paveur !

Georges Gillet.



LA CHANSON DE MADELINE

C'est ainsi que ma mélancolie pleurait doucement, aux jours de fête, dans les fanfares d'une marche triomphale. Mais cette tristesse m'était chère, et je n'en mourus point. Elle était encore embaumée de la fraîche senteur des lilas de Madeline. Mon désespoir était sonore, et j'en fis de la littérature. Oui, moi, l'historien chartiste !... Avec mes camarades d'études, je fis, aux jours de vacances, des excursions dans les montagnes, où je semais, avec nos chansons, des larmes figurées qui tombaient en rimes d'or. Je paraissais de mon amour toutes les belles choses de ce monde ; je crus voir son effigie à tous les contours de la route, et la saluai comme la Madone du bon voyage. Je l'invoquais en vers, ne sachant où lui adresser mes appels, avec l'arrière-pensée qu'ils lui parviendraient quelque jour par la bouche de la Renommée, le plus négligent, hélas ! de tous les porteurs de lettres. Mes sommeils furent tout parfumés d'elle, et j'étendis le reflet de sa grâce à tous les fronts de jeunes filles. Que vouliez-vous ? Mes vingt-deux ans me donnaient leur aubade, toute ma chair en fleur s'éveillait, avait soif des prodigieuses fêtes de l'amour. Madeline était loin : je vis partout des Madelines. Je ne l'oubliais point, je multipliais son mage et lui fus infidèle en murmurant son nom.

Ville universitaire et ville de pensionnats, la cité dédiée à Notre-Dame est devenue une vaste ruche écolière. Du haut de sa cathédrale, à laquelle une colline sert de socle, la vieille duègne de toute la jeunesse européenne affecte la vigilance et prend des allures de puritaine. En réalité, elle sommeille : c'est de son âge. Autour de l'aïeule coiffée de tours gothiques, on tracasse beaucoup de livres, mais on passe volontiers des fontaines du savoir à des sources plus fraîches. Les jours d'été, les files de petites pensionnaires de tout plumage et de tout ramage se succèdent, se croisent, fourmillent dans les rues en échelles et les vertes avenues, sous l'œil revêche de quadragénaires sous-maîtresses, flanquées de vieux messieurs à tête d'apôtre. Mais sur les bancs qu'ombragent les arbres de Montbenon, où ils trouvent plus d'inspirations que dans leurs amphithéâtres, les roses Eliacins de la théologie, les candidats à toutes les licences, les basochiens et futurs Chicanoux regardent passer, d'un œil bénin, bénin, les longs troupeaux de brebis blanches, dont ils voudraient bien être les bergers. Quand, sous le dernier tilleul de la promenade, a disparu la dernière Suédoise ou la dernière

Anglaise à rousse toison, tous, d'un air résolu, se lèvent : bérét sur l'oreille et canne en l'air, don Juan donnant le bras à don Quichotte, ils se jurent, la bouche en cœur, de retrouver la trace des promeneuses, ou de mourir ! Il y a, à Lausanne, Dieu merci ! assez de *five o'clocks*, de *foot-balls*, de soirées dansantes, de soupers par petites tables, par où les loups déguisés sauront se faufiler dans les bergeries. Sérénades à minuit, pages d'album, pressions de mains, petits papiers glissés à petit bruit, rendez-vous d'abord refusés, minaudés, consentis, multipliés... et allez donc, les jeux innocents, où l'on badine avec le feu !

C'est ainsi que je connus l'amour, j'entends l'amour heureux, bêbête et souriant ; un léger pétilllement de plaisir glissa sur ma mélancolie, et je crus avoir oublié. L'illusion fut brève : les serments à jamais et à toujours que j'échangeai avec de petites oies fatiguèrent bientôt ma lèvre, et, sous l'ardent coloris des filles du Nord, je pris bien vite en dégoût la sentimentalité allemande comme la pruderie britannique. Madeline me rendait difficile... Les perfidies de l'âme slave achevèrent de me dégriser.

Dans la pension alimentaire où nous partagions, jeunes gens et jeunes filles, le vivre et le couvert, demeuraient une petite Russse dont je trouvais les yeux fort beaux, surtout quand ils étaient plantés sur moi. Or, ils ne me quittaient point. Elle était seule au monde, je lui étais compatissant, et mes succès dans des concours universitaires, quelques vers qui courraient de bouche en bouche dans la ville, faisaient de moi le grand homme de la table. Aussi buvait-elle mes paroles, et suivait tous mes gestes avec religion. Comme j'étais sage et qu'elle n'avait pas quinze ans, on n'y vit point de mal, pas même Mme Ducuit, l'imposante matrone qui présidait nos repas, en nous mesurant, d'un geste bénisseur, la soupe qu'elle nous vendait fort cher. On en rit sans malice, autour de la table, j'en ris moi-même avec complaisance, jusqu'au jour où le vent tourna : l'avait-on sermonnée ? un envieux m'avait-il desservi auprès d'elle ? avais-je lâché quelque balourdise ? ou l'enfant, sortant de l'âge critique, devenait-elle femme, et femme slave, par un premier caprice à mes dépens ? Que saisis-je, moi ? je n'ai point deviné la Sphynge ; toujours est-il que, du jour au lendemain, la fillette, jusque là si modeste, devint hardie du regard ; et son regard ne me suivait plus ; libre de propos et d'allure, ce que j'eusse trouvé adorable, si sa coquetterie s'était adressée à moi. Ah bien, oui ! je n'existaïs plus ! Elle cessa de m'aimer le jour où il eût fait si bon l'aimer ! Je la traitai de grande effrontée.

Piqûre à fleur de peau, la piqûre fut assez cuisante. Des rires coururent, qui ne me flattaien plus, qui me déchirèrent l'oreille. Ce que n'avait pu l'amour, l'amour-propre le fit : je chassai, d'un grand geste, toutes ces Sirènes à la voix médiocre d'un cœur qui, dès l'enfance, restait dédié à l'Unique et à l'Immuable. Dissipant tous ces nuages de passion trouble, sa blanche image rayonna sur moi dans sa splendeur première. Je me redis tout bas, d'une lèvre purifiée, les airs et chansons couleur de temps dont elle avait enchanté ma jeunesse. Elle versait encore de loin, de haut, à mon âme triste, l'harmonie avec la lumière. Je lus et relus cent fois sa lettre d'adieu ; — nom, pas d'adieu, d'au revoir ! — Elle m'avait fui, donc elle me craignait. Elle me défendait de l'aimer trop tôt : adorable défense ! l'interdit qu'elle avait jeté dérobait mal une promesse positive, dont l'échéance était prochaine. Oh ! courir à Paris !... Mais mon père serrait les cordons de la bourse ; je ne pouvais jouer ma maigre escarcelle d'escholier sur un ticket de chemin de fer qui l'eût vidée à lui tout seul. Aborder en naufragé la Terre promise, c'était me briser sur un écueil. Malgré tout, une bénigne influence venait de se lever de nouveau sur mon âme tumultueuse. Oui, elle m'aimait, moi qu'on n'aimait plus !... Mon amour l'emporta sur mon amour-propre, et, sur la lettre de Madeline, que j'avais lue d'abord avec l'œil sec de la colère, j'eus enfin la douceur de pleurer.

XX

L'année où je soutins ma thèse de doctorat, sur un sujet d'histoire locale, mon professeur me pria de passer tout l'été chez lui, à Lausanne, pour collaborer à un mémoire sur les *Chanoines de Notre-Dame*. Ainsi, modestie à part, il faisait assez de cas du nouveau docteur, bien qu'il m'accusât d'écouter trop souvent la folle du logis. Un maudit carillon qui tintait à mes oreilles me poursuivait en effet jusque dans les archives de la cathédrale, véritable trou de hibou, creusé entre ciel et terre, à même la grosse tour. Là, tandis qu'au dehors sévissait la canicule, je goûtais, courbé sur du latin ecclésiastique, la fraîcheur des cloîtres et des tombeaux. J'aimais cela, et j'aimais la cité morte que devient, pendant les vacances, une ville universitaire décoronnée de sa jeunesse, les écoles licenciées, les pensionnats essayant au loin sur les montagnes. Tout ce vide plaisait à mon cœur veuf. J'avais dépouillé ma poitrine du rose et du blanc tout neufs qui flamboyait autrefois, au soleil de mai, au milieu d'éclats de fanfare. Sur mon âme, d'un geste large, j'étais du noir ! Et j'aimais, sur sa colline abandonnée, la cathédrale qui se tait. Muet, le gros bourdon sonnant aux jours de fête ; muette, la cloche au timbre clair qui, chaque jour, d'octobre à juillet, donne la volée à d'innombrables étourneaux scolaires ; à l'heure de midi, toute la ville fourmille, et sautille, et babbille. Aujourd'hui, rues et places, tout était désert. Seule, la voix grave des heures sonnait encore, au sommet de la tour, avec le glas de ma jeunesse, l'impératif de ma raison :

A quoi bon le rêve ? à quoi bon ?

articulait nettement le marteau de fer frappant sur la cloche.

Mon Dieu ! je voulais bien devenir raisonnable. Je ne demandais qu'un moment de grâce, une dernière belle folie à commettre. M'avait-elle aimé ? m'avait-elle mystifié ? Elle m'avait promis de revenir : comme elle tardait à donner de ses nouvelles !...

« Aimer une dernière fois... », me répétait-je tous les jours en faisant, sur la terrasse de la cathédrale, ma promenade d'avant déjeuner. Personne ne venait m'y déranger ; tout au plus quelque étranger de passage. Aussi ne fus-je point surpris, par une belle matinée, de voir une jeune dame s'accouder sur le parapet de molasse, et diriger ses regards, par dessus la ville basse effondrée au pied de la colline, vers les rives harmonieuses et les élégants promontoires du Léman.

(A suivre).

Samuel Cornut.

Le pape sort du Vatican. — En principe, rien n'empêche plus le pape de sortir de ses Etats. En pratique, le plus loin qu'il ait poussé jusqu'ici, c'est Castel Gandolfo, dans la campagne romaine. Ce palais pontifical a été restauré ces dernières semaines et le saint père va s'y installer très prochainement. On verra donc avec intérêt les belles vues que publie à ce propos *l'Illustré* du 21 juin. Relevons en outre, entre autres choses intéressantes : la rencontre Mussolini-Hitler, l'inauguration de la nouvelle route Martigny-Salvan, la révolte des brodeurs saint-gallois, l'école de réforme des Croisettes sur Lausanne, papillons de chez nous, les sports, etc.



Timbres-poste pour collections
M. Suter, 11, r. Haldimand **Lausanne**
Achat — Vente — Echange
Envois à choix à collectionneurs.
Albums.
Catalogues, Fournitures philatéliques.

Garçon !!!

Un « DIABLERETS »... et vous aurez un apéritif de marque, sain, stoma-chique, dont vous ressentirez les effets bienfaisants.

Pour la rédaction : J. Brou, édit.
Lausanne. — Imp. Pache-Varidel & Bron.